



LA MUSIQUE IRAKIENNE NE VEUT PAS DISPARAÎTRE

Deux artistes originaires d'un pays où la musique est depuis longtemps malmenée. deux élèves de Munir Bashir, maître regretté du maqâm irakien : l'un est son propre fils. Omar Bashir, jeune virtuose de l'oud. L'autre, Farida Muhammad Ali, chanteuse à la voix envoûtante, tente de relier les Irakiens à travers le maqâm. Tous deux nous racontent leur approche de ce sublime art musical.

par François Bensignor

Dans la tourmente intégriste d'un Orient dont les frontières se sont fermées il y a un peu plus de vingt ans, les témoignages de la culture riche et raffinée développée depuis des siècles à partir de ce que d'aucuns considèrent comme le berceau de notre civilisation ont subi les pires outrages de la censure, du bannissement, de la négation, de la destruction. La musique, évocation la plus sublime et la plus aboutie des harmonies complexes de l'univers née de l'inspiration artistique humaine, a été confisquée par les potentats masculins, interdite au peuple, vidée de son sens par les révolutionnaires islamistes iraniens (cf. "Marzieh, la 'diva' iranienne contre le silence et l'oubli", in *H&M*, n° 1198-1199, mai-juin 1996). Plus récemment, elle a été éradiquée du paysage social de l'Afghanistan...

Si elle résonne encore faiblement autour des rives du Tigre et de l'Euphrate, la grande tradition musicale irakienne ne respire plus que d'un souffle ténu et pourrait bien s'éteindre, passé une ou deux générations. Contraints de s'expatrier pour pouvoir continuer à exercer cet art qu'ils ne sauraient abandonner ni trahir, certains artistes mobilisent tous leurs efforts pour préserver, promouvoir et transmettre la haute tradition mésopotamienne du maqâm irakien. Transmis de génération en génération, il est le genre musical le plus spécifique à l'Irak, le plus populaire

dans le pays, mais aussi le plus rigoureux et le plus difficile d'accès.

Nous avons rencontré deux élèves du maître incontesté de cet art au XX^e siècle, le regretté Munir Bashir (1930-1997). L'un a bénéficié de son enseignement dès sa plus tendre enfance : Omar Bashir, digne héritier de son père. L'autre est une femme, Farida Muhammad Ali, chanteuse à la voix envoûtante qui, après son premier concert parisien au festival de musique de l'Institut du monde arabe 2000, dévoile cette année son talent sur la scène du théâtre de la Ville, le 26 janvier 2002.

DISCOGRAPHIE

- "Classical Music of Iraq", New Samarkand Records, 1998
- "Mawal & Maqamat", New Samarkand Records, 2000
- "Departure", Solyluna, 2001

Site internet : www.faridamaqam.com



FARIDA MUHAMMAD ALI

Originaire de Kerbala, berceau du chiisme musulman situé au sud de l'Irak, où elle est née en 1963, Farida Muhammad Ali a pu bénéficier de la coutume en vigueur dans cette région où il est admis que les femmes chantent le maqâm, contrairement à la règle qui prévaut dans la tradition du *tchâlgîhî baghdâdi*. *“La musique fait entièrement partie de ma vie, dit Farida. Elle remplit pour moi la même fonction que manger et boire. J’ai commencé quand j’étais toute petite et je ne pourrai jamais quitter cet univers, notamment celui du maqâm.*

Au sein d’une société dominée par les hommes et qui laisse peu d’accès aux femmes, j’ai eu la chance de bénéficier d’un environnement favorable et de parents très ouverts, qui m’ont encouragée à étudier et à approfondir mes connaissances. D’un autre côté, les coutumes peuvent aussi être défiées et remises en question. Comme j’étais entièrement engagée et passionnée par ce que j’apprenais, j’ai pu choisir mon propre chemin en tant qu’artiste.”

À quatorze ans, Farida commence son voyage de recherche

à travers l’art du chant et l’univers insondable du maqâm, dont on connaît 53 formes, voire 55 selon certains. *“Notre musique revêt une grande force qui s’appuie sur une tradition bien enracinée, explique-t-elle. Il existe plusieurs grandes ‘écoles’ de maqâm au Moyen-Orient, notamment les tradi-*

**“L’art du maqâm
est un art de louange
qui concerne
l’homme et la femme.
Si certains estiment
que le chant nécessite
une voix masculine grave,
je pense qu’ils ont tort.”**

tions ottomane et persane. Le maqâm irakien se distingue par sa capacité à intégrer une grande diversité de modes, de tempos et de paroles. C’est ce qui lui donne son éloquence et que l’on ne trouve pas dans les traditions turque et iranienne, par exemple.

“L’art du maqâm répond à des règles très strictes : un jeu d’échelles tonales et de modes qui permettent de passer d’une échelle à une autre, ainsi qu’une suite de variations rythmiques qui laissent à la voix la faculté d’improviser. Mais l’improvisation n’est pos-

sible que si l’on porte une attention soutenue au mode et à l’échelle tonale dans lesquels elle se développe.

“Ce genre difficile a longtemps été monopolisé par les hommes à cause de la structure de la société arabe, qui ne permet pas aux femmes de faire autre chose que ce que la tradition veut bien accepter. Je n’adhère pas à cette façon de voir les choses. Je pense que les femmes ont le talent et le droit de présenter cette tradition sur scène et de contribuer à l’émancipation de cet héritage. L’art du maqâm est un art de louange qui concerne l’homme et la femme à travers la teneur des textes chantés. Si certains hommes estiment

que le chant nécessite une voix masculine grave, je pense qu’ils ont tort : une belle voix reste une belle voix et la faculté de chanter sur deux octaves que réclame l’art du maqâm est un privilège qui n’est pas donné à tout le monde.”

UNE FAÇON D’AIDER LES FEMMES À AFFIRMER LEUR CHOIX

Encouragée à développer ses talents de chanteuse, Farida a pu étudier avec de grands maîtres comme Sha Ubi Ibrahim, Hussein Al-Athami et Munir Bashir, qui lui réserve une place

de choix dans son ensemble, Iraqi Musical Heritage Group, de 1986 jusqu'à sa dissolution en 1989. En 1990, la chanteuse obtient son diplôme à l'Institut d'études musicales de Bagdad et rejoint le Iraqi Maqâm Ensemble formé par son mari, le maître du *jozza* (petite vièle à quatre cordes dont la caisse de résonance est confectionnée à partir d'une noix de coco) Mohammad H. Gomar Al-Bawi. Le but de ce dernier, en formant son ensemble, était de poursuivre le travail entamé avec le Iraqi Musical Heritage Group, dont il avait été membre depuis 1976.

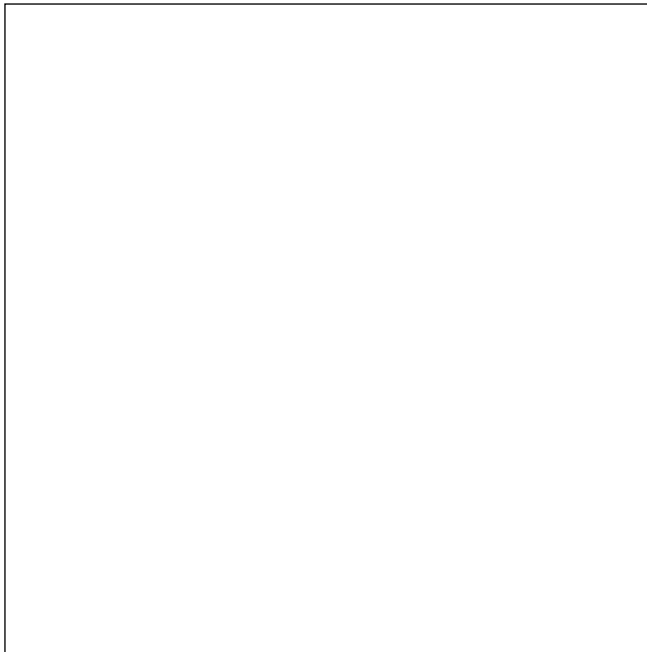
Commence alors une carrière internationale qui les emmène dans les pays du monde arabe, puis en Europe et aux États-Unis. *«Le fait de partager mon talent avec le public est aussi une façon d'aider les femmes à affirmer le choix de leur activité dans la société irakienne et plus généralement dans la société arabe, confie Farida. Ce n'est pas toujours facile, mais ce n'est pas impossible non plus. Voilà déjà quelque temps que j'exerce mon métier de chanteuse sur les scènes irakiennes, où j'ai pu participer à de grands festivals ainsi qu'à de nombreux événements touchant le grand public. Je pense que les choses vont changer progressivement dans le monde arabe. Depuis*

1997, je vis en Hollande où nous avons créé la Fondation du maqâm irakien, qui a pour objectif premier de préserver l'esprit de cette tradition, mais aussi de consolider les liens entre les Irakiens. Les membres de l'Ensemble ont suivi une éducation poussée et souhaitent enseigner cette musique à tous ceux qui sont intéressés par nos instruments et par notre culture. Nous voulons profiter des tournées de l'Ensemble pour envisager ce qu'il est possible de faire et pour conforter notre démarche de promotion culturelle, d'une part sur le plan éducatif au sein de notre propre communauté, d'autre part sur le plan artistique au sein du monde professionnel.»

OMAR BASHIR

Fils cadet de Munir Bashir, qui a donné à l'oud et au maqâm irakien une nouvelle dimen-

sion en phase avec le monde moderne, Omar Bashir est basé depuis 1991 à Budapest, où sa mère, elle-même hongroise, l'a mis au monde en 1970. Son passage remarqué au Festival de musique de l'Institut du monde arabe en 2001, devant une salle comble, ne laissait aucun doute quant à sa qualité d'héritier talentueux de son illustre père, disparu en 1997. Tout particulièrement la première partie de son concert, consacrée à de longues improvisations introspectives sur l'oud en solo. La seconde partie le retrouvait dialoguant, volubile et disert sur les cordes de l'oud, avec l'ensemble tzigane Horvath Gipsy Band de Hongrie. Mélange de virtuosité et de joie dans l'échange, ce moment insolite donnait à la programmation une saveur nouvelle, un pétilllement acidulé, tranchant avec la dense lenteur



marquant généralement la progression des musiques orientales. Avec la même vivacité d'esprit, Omar Bashir évoquait avec nous son instrument, son enseignement, et une carrière musicale déjà bien fournie.

H&M : Pour vous, que représente l'oud et quelle relation entretenez-vous avec cet instrument ?

Omar Bashir : L'oud, c'est ma vie. Lorsque j'en joue, c'est comme si ma vie devenait l'instrument. Je lui transmets ma personnalité tout entière et il m'aide à montrer ce que je ressens, ce que je pense, ce que je suis, mon âme et tout ce que je ne peux pas exprimer par des mots. Mais tout cela n'est possible que parce que je connais

l'oud depuis de nombreuses années. Il faut avoir expérimenté une intense relation avec l'instrument, l'avoir d'abord parfaitement compris et senti si l'on veut pouvoir s'exprimer totalement.

H&M : Quels sont vos premiers souvenirs avec l'oud ?

O. B. : Je me souviendrai toujours de mon premier concert d'oud en solo à Bagdad, lorsque j'avais huit ans. J'avais longtemps suivi l'enseignement de mon père, mais ce jour-là, j'ai eu clairement conscience d'être un musicien. Je me suis dit que c'était bien l'oud qui présenterait ma personnalité et nul autre instrument. Je l'avais reçu de mon père et il allait m'accompagner pour toujours.

H&M : Quel enseignement musical avez-vous suivi dans votre jeunesse ?

O. B. : J'ai commencé par l'académie de musique et de ballet de Bagdad, où j'ai appris à jouer l'oud selon les normes académiques. Mais parallèlement, à la maison, mon père m'apprenait les positions des doigts sur le manche et sa façon très particulière d'utiliser le plectre, fait à partir d'une plume d'aigle. Il a commencé à me transmettre les secrets de son art quand je n'avais encore que cinq ans. De telle sorte qu'à l'académie de musique, j'étais en avance de trois classes par rapport aux élèves de mon âge.

H&M : Quelles genres de musiques vous a-t-on enseignés ?

O. B. : En dehors de la musique classique arabe, j'ai appris les bases de la musique classique occidentale et l'harmonie. Et lorsque nous avons quitté Bagdad pour Budapest, j'y ai alors appris la direction de chorale, le piano et la guitare classique, afin de pouvoir faire des transpositions sur l'oud et de comprendre comment fonctionnaient les musiciens avec lesquels j'étais amené à jouer. Plus généralement, j'ai appris la musique occidentale pour augmenter ma culture musicale et agrandir le champ de mes idées. Aujourd'hui, je suis capable de

jouer la musique arabe selon les anciens canons de la tradition de Bagdad, et d'introduire dans mon jeu tous les effets de la modernité. Pour me différencier des vieux maîtres qui ont passé la soixantaine, en tant que jeune homme, j'aime exprimer ma modernité à travers la musique que je joue.

*“Aujourd’hui,
je suis capable de jouer
la musique arabe
selon les anciens canons
de la tradition de Bagdad,
et d’introduire dans
mon jeu tous les effets
de la modernité”.*

H&M : À quel moment

êtes-vous devenu vraiment professionnel ?

O. B. : Disons à partir de 1991, lorsque j'ai commencé à m'intéresser aux musiques européennes et aux musiques du monde, avec une connaissance déjà bien acquise [...]. Si l'on veut être musicien professionnel, il faut apprendre toutes sortes de musiques et de styles. Alors seulement on peut se mettre à jouer avec d'autres musiciens, ressentir et comprendre ce qu'ils jouent. Pour moi, mon père est un symbole. Il pouvait jouer une multitude de musiques. C'était un très grand improvisateur, très difficile à suivre lorsqu'on jouait avec lui. Il a su me guider puis reconnaître mon jeu avec cette formule de duo que nous avons présentée sur de nombreuses scènes dans les années 1993-1994, notamment au théâtre du Rond-Point à Paris.

H&M : Comment abordez-vous l'improvisation lorsque vous jouez en solo ?

O. B. : Il y a une véritable particularité de ce que nous appelons le style "Munir Bashir". La plupart des artistes, pour leur solo d'oud, établissent à l'avance le programme qu'ils vont jouer. Ils jouent une mélodie du répertoire et, lorsqu'ils l'ont terminée,

se lance en improvisation sur un maqâm. Selon la méthode Munir Bashir, ce programme ne se décide qu'une fois sur scène, pendant que vous jouez. C'est alors que vous sentez le bon moment pour vous lancer dans l'improvisation, pour jouer telle mélodie ou telle autre, différente mais sur le même mode, qui vous vient à l'esprit et convient bien au lieu, au moment, à l'ambiance... C'est une forme de créativité que l'on développe à l'écoute de son âme. Je ferme les yeux et je m'inspire des visions qui me viennent en jouant. Elles guident ma musique et cela peut durer quelques brèves minutes ou une heure entière... ✱

*Propos recueillis
par François Bensignor*

DISCOGRAPHIE

- "Andalus", Byblos - Liban, 2001
- "Flamenco night", Abdallah Chahine – Liban, 2000
- "Maqâm" (double CD), Megaphone – UK, 2000
- "Zykrayati, mes souvenirs" (oud solo présentant les musiques ancestrales et populaires babyloniennes, irakiennes et kurdes), Byblos – Liban, 1999
- "From Euphrat to Danube" (compositions modernes au oud et au synthétiseur), Byblos – Liban, 1999
- "Ashwak", Abdallah Chahine – Liban, 1999
- "Oud Duet" (en duo avec son père, Munir Bashir), Auvidis – France, 1998

Site internet : www.bashir-oud.com/omar